

Vingt ans d'aveuglement

JEAN DANIEL

LE NOUVEL OBSERVATEUR, semaine du Jeudi 22 Octobre 2009

Nous savions, selon la formule de Paul Valéry, que les civilisations étaient mortelles. Nous savons désormais, depuis la chute du mur de Berlin en 1989, que leurs convulsions sont imprévisibles. Personne ne peut se flatter d'avoir prévu la date et la forme de l'effondrement de l'empire soviétique. Personne ne peut prétendre avoir prévu les conséquences de ce tournant historique. Une seule attitude nous est permise : l'humilité.

Avant 1989, c'est-à-dire pendant la guerre froide et l'équilibre procuré par la dissuasion nucléaire, le règne du condominium américano-soviétique sur la planète fournissait aux prévisionnistes un arsenal de repères et une sorte de confort intellectuel. Tout a basculé avec l'implosion (je dis bien l'implosion et non la chute ou la défaite) de la forme soviétique du communisme. On a cru, en Occident, que la disparition de l'ennemi pourrait conduire à la paix perpétuelle et à l'harmonie définitive. La fin des idéologies annonçait un monde «posthistorique». Ce fut le livre tant commenté de Francis Fukuyama sur «la Fin de l'histoire».

On oubliait simplement qu'il y avait eu des millions de personnes pour lesquelles les fondateurs de la philosophie marxiste et du matérialisme historique avaient inauguré une ère d'où pouvait émerger un «homme nouveau» conforme au sens de l'histoire. Or voici que ces rêves apocalyptiques et mégalomanes se sont évanouis au bout de soixante-douze ans, durée ridicule à côté de celle du christianisme, du confucianisme, et surtout de l'islam. Beaucoup des victimes de la grande

illusion, cependant, ne se sont pas senties délivrées mais accablées. L'utopie n'allait pas mourir aussi facilement. N'oublions pas que le communisme chinois est toujours présent et qu'il concerne 1 milliard et demi d'habitants. Il est vrai que les concessions faites par le pouvoir chinois à la philosophie capitaliste, si elles ont contribué à l'émergence d'une nouvelle superpuissance asiatique, ont conduit à renoncer à la grande espérance d'extirper de l'homme les racines de la cupidité.

Ce qui est vrai, c'est qu'en 1989 l'esprit de profit a bel et bien triomphé. C'est la démocratie capitaliste et l'économie libérale de marché qui ont été plébiscitées. La puissance des Etats-Unis a mérité l'épithète d'«hyperpuissance». D'où la façon expéditive et unanimement approuvée avec laquelle les Américains ont rappelé à l'ordre l'imprudent Saddam Hussein, qui prétendait annexer le Koweït comme si ses anciens amis soviétiques n'avaient pas disparu de la scène mondiale. De plus, et moralement, c'est l'univers totalitaire - le nazisme et le communisme ayant été réunis sous la même étiquette - qui s'est trouvé condamné.

Les Etats-Unis ont vécu dans cette situation de toute-puissance, dans cette perspective idéaliste et cette logique d'hégémonie jusqu'aux attentats du 11 septembre 2001, qui leur ont fait prendre conscience de ce que l'ennemi, s'il avait pris d'autres formes, n'avait pas disparu.

Et c'est à partir de ce moment-là qu'après les fausses prophéties de Fukuyama il a fallu tenir compte des cris d'alarme de Samuel Huntington, annonçant un «choc des civilisations». Les Etats-Unis étaient non seulement devenus plus vulnérables qu'auparavant, mais ils avaient affaire à une conjuration insaisissable de puissances islamiques hostiles.

J'ai parlé des turbulences de l'imprévisible. Il est clair que nous avons perdu tous les instruments habituels et rituels de nos prévisions. En effet, selon tous les critères en usage, on ne saurait prévoir, à court terme en tout cas, un renoncement à la financiarisation du capitalisme, une diminution du nombre des êtres qui vivent sur la planète en deçà du seuil de pauvreté, un ralentissement de la croissance démographique, un contrôle des inexorables et immenses flux migratoires, une révolution écologique, une disparition des chauvinismes ethniques et religieux, ainsi que les conséquences sur le reste du monde devenu multipolaire de l'émergence spectaculaire du condominium américano-chinois. Mais comme, encore une fois, nos anciens critères ne fonctionnent plus, si l'on ne peut rien prévoir, on ne peut même pas prévoir que tout ira plus mal, et donc il n'est pas déraisonnable de penser que des causes dont nous n'avons pas l'imagination puissent susciter un avenir moins effroyable.

Le monde connaît une telle accélération de l'Histoire qu'il est en train de perdre complètement la mémoire. Sauf lorsqu'il s'agit - et pour combien de temps ? - du devoir de mémoire envers les victimes de la Shoah et de tous les autres génocides, si l'on excepte les centaines de millions de musulmans qui nient la réalité de la Shoah. Le monde ne se rappelle déjà plus avec quelle explosion d'allégresse et de délivrance il a célébré l'implosion du communisme soviétique et la disparition de la guerre froide. Il n'a plus à l'esprit le soulagement avec lequel il a salué la libération des peuples qui subissaient la terreur totalitaire. Il ne lui reste plus rien des folles espérances qu'il a mises dans les effets, notamment pour la paix et la civilisation, de la fin de l'antagonisme entre les blocs américain et soviétique.

On ne le répétera jamais assez : la civilisation capitaliste a bel et bien vaincu sans guerre, sans livrer la moindre bataille. Tout s'est passé comme si la planète entière plébiscitait l'économie de marché en même temps que la démocratie. Comme si elle condamnait, non pas les luttes syndicales et les mouvements populaires, non pas les corrections du libéralisme sauvage ou la social-démocratie, mais les idéaux collectivistes.

L'Occident et ses nouveaux alliés sont cependant bien obligés de constater aujourd'hui, avec un effroyable retard, que s'ils avaient souhaité la fin du système communiste, ils n'avaient en rien préparé l'ère de l'après-communisme. Et ils se rendent compte qu'aucun des problèmes que le communisme se proposait de résoudre, comme l'inégalité, l'exploitation, l'opposition entre le Nord et le Sud, qu'aucun de ces problèmes n'est résolu par la disparition du communisme. Non seulement ces problèmes survivent au communisme, mais la fin proclamée des idéologies était loin, comme l'a noté avec force Barack Obama, de nous entraîner vers un nouvel ordre international.